

INTRODUCTION

Avec Rachel Carson, regardons d'abord « par en haut » : « Les courants permanents de l'océan en sont, en un sens, le phénomène le plus majestueux. Réfléchissant sur eux, notre esprit est aussitôt arraché à la terre, nous permettant de contempler comme d'une autre planète les révolutions du globe, les vents qui creusent sa surface ou l'embrassent délicatement, l'influence du soleil et de la lune. Car toutes ces forces cosmiques sont étroitement liées aux grands courants océaniques, dont ils tirent l'adjectif que je préfère entre tous ceux qu'on leur attribue : les courants planétaires. » Les courants planétaires de l'Atlantique Nord sont circulaires. Les Européens passent par l'Afrique et les Caraïbes pour atteindre l'Amérique du Nord. Le Gulf Stream remonte alors à trois nœuds au Nord à la rencontre du Labrador et des courants arctiques orientés vers l'est, pour former la dérive nord-atlantique qui vient tempérer les climats du Nord-Ouest de l'Europe.

À Land's End, l'extrême pointe occidentale de l'Angleterre, viennent se briser des vagues nées au large des côtes tourmentées de Terre-Neuve. On pourrait même remonter certains de ces

brisants jusqu'aux côtes de Floride et des Antilles. Pendant des siècles, les pêcheurs des rivages isolés d'Irlande ont su interpréter ces longues lames atlantiques. La puissance d'une vague océanique est directement liée à la vitesse et à la durée du vent qui la met en mouvement, et à la « longueur de son fetch¹ », soit la distance qui la sépare de son point d'origine. Plus le fetch est long, plus grande est la vague. Rien ne peut arrêter ces longues vagues. Elles ne sont visibles qu'à la fin, quand elles se lèvent et déferlent : sur la plus grande partie de leur fetch, la surface de l'océan reste immobile. En 1769, le ministre des Postes Benjamin Franklin constata que les paquebots de Falmouth mettaient environ deux semaines de plus à atteindre New York que les navires marchands pour relier Rhode Island à Londres. En discutant avec des pêcheurs de baleines de Nantucket, il apprit l'existence du Gulf Stream : les pêcheurs et les baleiniers se tenaient à l'écart du courant, tandis que les capitaines anglais le remontaient à contresens, « trop sages pour écouter les conseils de simples pêcheurs américains ». Il formula en 1786 un certain nombre d'« Observations maritimes » à partir desquelles fut dressée la carte du Gulf Stream en Amérique.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les marchands, manufacturiers, planteurs et représentants des couronnes du Nord-Ouest de l'Europe suivirent le tracé des courants atlantiques pour établir des routes commerciales, des colonies et une nouvelle économie transatlantique, si bien que la transmission circulaire de l'expérience humaine entre l'Europe, l'Afrique et les Amériques correspondait à ces mêmes forces cosmiques qui donnent naissance à ces courants. Ils recrutèrent des travailleurs originaires d'Europe, d'Afrique et des Amériques pour produire et transporter lingots, fourrures, poisson, tabac, sucre et produits manufacturés. Ce fut un ouvrage de dimensions herculéennes, comme eux-mêmes ne manquaient jamais de le souligner.

¹ N.d.T. : Le fetch est la distance en mer ou sur un plan d'eau au dessus de laquelle souffle un vent donné sans rencontrer d'obstacle (une côte) depuis l'endroit où il est créé ou depuis une côte s'il vient de la terre.

INTRODUCTION



*Hercule et Iolaus tuant l'Hydre de l'Herne. Amphore d'Étrurie,
c. 525 B. C. (Collection du J. Paul Getty Museum, Malibu, California).*

D'éducation classique, les architectes de l'économie atlantique trouvèrent en Hercule, ce héros de la mythologie antique qui gagna l'immortalité pour avoir accompli douze travaux, un symbole de force et d'ordre. Ils tiraient leur inspiration des Grecs, qui attribuaient à Hercule une œuvre d'unification du territoire,

et des Romains, qui en faisaient le symbole de l'ambition impériale. Les travaux d'Hercule représentaient l'expansion économique : le défrichement des champs, le drainage des marais, le développement de l'agriculture, mais aussi la domestication des animaux d'élevage, l'instauration du commerce et l'introduction de la technique. Les souverains faisaient reproduire le portrait d'Hercule sur les sceaux et la monnaie, sur les illustrations, les sculptures et les palais, ainsi que sur les arcs de triomphe. Dans la famille royale anglaise, aussi bien Guillaume III que George I^{er} ou que le fils de George II, le « boucher de Culloden² », s'identifièrent à Hercule³. En 1776, John Adams proposa pour sa part de faire du « Jugement d'Hercule » le sceau des nouveaux États-Unis d'Amérique⁴. Hercule représentait le progrès : Giambattista Vico, le philosophe napolitain, l'utilisa pour développer sa théorie stadiale de l'histoire, tandis que Francis Bacon, philosophe et homme politique, l'invoqua pour promouvoir la science moderne et suggérer le caractère quasi divin du capitalisme.

Ces mêmes souverains trouvèrent dans l'Hydre à mille têtes un symbole antithétique de désordre et de résistance, une puissante menace à l'établissement des États, des empires et du capitalisme. Le second des travaux d'Hercule consistait à éliminer l'Hydre venimeuse de Lerne. La créature, engendrée par Typhon (une tempête ou un ouragan) et Échidna (mi-femme, mi-serpent), était issue d'une engeance de monstres parmi lesquels se trouvaient Cerbère, le chien à trois têtes, Chimère, la chèvre à tête de lion et

² N.d.T. : William Augustus de Cumberland gagna ce surnom lors de la bataille qui opposa George II à Charles Edward Stuart, en raison de la sévérité avec laquelle il traita les fugitifs.

³ Stephen B. Baxter, « William III as Hercules: The Political Implications of Court Culture », in Lois G. Schwoerer (dir.), *The Revolution of 1688-1689: Changing Perspectives*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

⁴ Franck H. Sommer, « Emblem and Device: The Origin of the Great Seal of the U. S. », in *Art Quarterly*, n° 24, 1961, p. 57-76, en particulier p. 65-67. Voir aussi Gaillard Hunt, *The History of the Seal of the United States*, Washington, D. C., 1909, p. 9.

à queue de serpent, Géryon, le géant à trois corps, et le Sphinx, la femme au corps de lion. Quand Hercule trancha l'une des têtes de l'Hydre, deux autres surgirent à sa place. Avec l'aide de son neveu Loloas, il vint à bout du monstre en coupant sa tête centrale et en cautérisant les autres moignons avec un brandon. Il trempa alors ses flèches dans le fiel de la bête morte, donnant ainsi à ses projectiles un pouvoir fatal qui lui permit d'achever ses travaux.

Du début de l'expansion coloniale anglaise à l'aube du xvii^e siècle jusqu'à l'industrialisation des métropoles au début du xix^e siècle, les souverains firent appel au mythe d'Hercule et de l'Hydre pour décrire leurs difficultés à imposer un ordre à des systèmes de main-d'œuvre de plus en plus mondialisés. Les têtes du monstre, multiples et toujours changeantes, désignaient diversement les *commoners*⁵ dépossédés, les criminels déportés, les péons, les radicaux religieux, les pirates, les travailleurs urbains, les soldats, les marins et les esclaves africains. Disposées à l'origine dans une configuration productive par leurs maîtres herculéens, les têtes développèrent bientôt contre eux de nouvelles formes de coopération, de la mutinerie et la grève à l'émeute, l'insurrection et la révolte. Comme les marchandises qu'ils produisaient, leur expérience circulait avec les courants planétaires autour de l'Atlantique, souvent vers l'est, depuis les plantations américaines, les communaux irlandais et les navires de haute mer jusqu'aux métropoles européennes.

En 1571, J. J. Mauricius, ex-gouverneur du Suriname, rentre en Hollande où il rédige des mémoires poétiques dans lesquels il évoque sa défaite face aux Samaraka, un groupe d'anciens esclaves qui s'étaient échappés des plantations et avaient établi

⁵ N.d.T. : Dans l'Angleterre du Moyen-Âge, les paysans jouissaient d'un droit d'usage collectif sur les communaux (*commons*). À partir du xvi^e siècle, les propriétaires anglais s'approprièrent progressivement ces terrains dévolus à l'usage collectif en les clôturant par des haies. Ce processus d'enclosure visait entre autres à transformer les cultures ouvertes en pâturages fermés, le commerce de la laine étant devenu très lucratif. Les *commoners*, qui vivaient de la culture de ces terres, furent ainsi expropriés et expulsés de leurs terres.



L'HYDRE AUX MILLE TÊTES

des communautés marron dans la jungle profonde, et qui depuis défendaient leur liberté contre d'incessantes expéditions militaires destinées à les ramener à l'esclavage :

Là vous combattez en aveugle un ennemi invisible
 Qui vous tire comme canards dans les marais.
 Même une armée de dix mille hommes rassemblés, munie
 Du courage et de la stratégie de César et d'Eugène,
 Trouverait son travail taillé en pièces, détruisant l'expansion
 [d'une Hydre
 Que même Alcide [Hercule] eût cherché à fuir⁶. »

Écrivant pour d'autres Européens supposés acquis au projet de conquête, Mauricius se présente, lui et les autres colonisateurs, comme des Hercule, les esclaves fugitifs tenant le rôle de l'Hydre⁷.

Andrew Ure, le philosophe oxonien des manufactures, trouva le mythe approprié à sa description des luttes de l'Angleterre industrielle de 1835. Après une grève des fileurs de Stayleybridge dans le Lancashire, il fit appel au mythe d'Hercule délivrant Prométhée, lui qui fit don à l'humanité du feu et de la technique, pour promouvoir l'adoption du renvideur automatique, une nouvelle machine « possédant la pensée, les sensations et l'habileté d'un ouvrier expérimenté ». Ce nouveau « prodige herculéen » avait « étranglé l'Hydre du désordre », c'était « une création destinée à restaurer l'ordre parmi les classes industrielles, et à assurer à la Grande-Bretagne l'empire de la technique ».

⁶ *There you must fight blindly an invisible enemy / Who shoots you down like ducks in the swamps. / Even if an army of ten thousand men were gathered, with / The courage and strategy of Caesar and Eugene, / They'd find their work cut out for them, destroying a Hydra's growth / Which even Alcides [Hercules] would try to avoid.*

⁷ Mauricius, cité dans Richard Price (éd.), *To Slay the Hydra: Dutch Colonial Perspectives on the Saramaka Wars*, Ann Arbor, Faroma, 1983, p. 15.



INTRODUCTION



Soldats hollandais et leur guide dans les marais du Suriname, c. 1775, par William Blake. John Gabriel Stedman, Narrative of Five Years Expedition against the Revolted Negroes of Surinam (1796).

Là encore, Ure se représentait le conflit entre les manufacturiers et les ouvriers industriels qui défiaient leur autorité sur le modèle d'Hercule combattant l'Hydre⁸.

Quand le prélat puritain Cotton Mather publia en 1702 son histoire du christianisme en Amérique, il intitula son deuxième chapitre, consacré à la controverse antinomienne⁹ de 1638, « Hydra Decapitata ». « L'Église de Dieu n'était pas sitôt entrée dans ce désert que le dragon cracha ses déluges d'eau pour l'engloutir », écrivait-il. La bataille théologique des « œuvres » contre la « grâce » bouleversait « tout ordre pacifique ». La controverse jeta la suspicion sur les autorités religieuses et politiques, empêcha une expédition contre les Indiens pequot, bouleversa le tracé des parcelles et trouva auprès des femmes une résonance particulière. Pour Mather, les puritains orthodoxes étaient des Hercules en lutte contre l'Hydre formée par les antinomiens qui mettaient en cause l'autorité des pasteurs et des magistrats, l'expansion impériale, la propriété privée et la subordination des femmes¹⁰.

On aurait tort de ne voir dans le mythe d'Hercule et de l'Hydre qu'un ornement pompeux, un trope du discours classique, un décor d'apparat ou une marque d'érudition. Francis Bacon, par exemple, l'utilisa pour asseoir les fondements intellectuels de sa doctrine biologique des monstres et la justification de leur meurtre, qui elle-même disparaissait dans une sémantique latine euphémique : conquête, extirpation, trucidation, extermination, liquidation, annihilation et extinction. Citer le mythe ne se limitait pas, comme nous allons le montrer, à employer une figure rhétorique ni même un concept analytique : c'était lancer une malédiction et condamner à mort.

⁸ Andrew Ure, *The Philosophy of Manufactures: Or, an Exposition of the Scientific, Moral, and Commercial Economy of the Factory System of Great Britain*, Londres, 1835, p. 367.

⁹ N.d.T. : Les antinomiens enseignaient que le respect de la loi divine n'était pas nécessaire au salut.

¹⁰ Cotton Mather, *Magnalia Christi Americana*, Londres, 1702, livre VII.

Le mythe de l'Hydre exprimait la peur et justifiait la violence des classes dominantes, les aidant à construire un ordre nouveau de conquêtes et d'expropriations, de potences et de bourreaux, de plantations, de navires et d'usines. Il représente pourtant bien autre chose pour nous, historiens, à savoir une hypothèse. L'Hydre est devenue un moyen d'explorer la multiplicité, les déplacements et les liaisons, les longues vagues et les courants planétaires de l'humanité. La multiplicité apparaissait pour ainsi dire en silhouette parmi les multitudes qui se rassemblaient au marché, dans les champs, sur les appontements et les bateaux, sur les plantations, sur les champs de bataille. Le pouvoir du nombre augmentait avec les déplacements, puisque l'Hydre voyageait, traversait les mers, était bannie ou dispersée, portée par les vents et les vagues au-delà des frontières de l'État-nation. Marins, pilotes, criminels, amants, traducteurs, musiciens et travailleurs itinérants de toutes sortes nouaient des contacts nouveaux et inattendus, qui semblaient accidentels, contingents, éphémères, voire miraculeux.

Notre livre regarde par « en bas ». Nous avons tenté de reconstituer une part de l'histoire perdue de cette classe multiethnique qui fut indispensable à l'avènement du capitalisme et de l'économie moderne mondialisée. L'invisibilité historique de la plupart des sujets de ce livre s'explique largement par la répression qui les a originellement frappés : la violence du bûcher, du billot, de la potence et des fers d'une cale de navire. Elle s'explique aussi par la violence de l'abstraction qui domine l'écriture de l'histoire, la dureté de l'histoire longtemps prisonnière de l'État-nation, qui reste le schème d'analyse non interrogé de la plupart des enquêtes. Ce livre s'intéresse aux connexions qui ont été, à travers les siècles, généralement niées, ignorées, ou simplement inaperçues, mais qui pourtant ont profondément façonné l'histoire du monde dans lequel tous nous vivons et mourons.